
Chapitre 7

La guerre contre Attila selon Arnwald

« Voilà donc ce coin du monde devenu l'arène de peuples innombrables. Les deux armées sont en présence ; elles sont l'une et l'autre remplies de courage. »

Jordanès, Histoire des Goths, XXXVI

Arnwald raconte



ela fait des jours que nous marchons contre Attila. Sale guerre, en vérité. Je n'ai jamais vu autant d'hommes rassemblés depuis que nos troupes ont rejoint celles des Wisigoths menés par leur roi Théodoric. Nous venions de Lugdunum, Théodoric de ses terres du sud. Attila, ayant ravagé une partie de la Gaule, s'apprêtait à piller Aureliani, quand l'armée romaine, largement constituée des troupes fédérées, l'a contraint à prendre la fuite¹. Sangiban, le roi des Alains, comptait lui ouvrir les portes de la ville, par complicité peut-être, ou simplement pour éviter un massacre. Que sais-je ! Aureliani est tombée sous le contrôle d'Aetius et de Théodoric, non sans affres pour sa population. Nous avons occupé la cité et forcé Sangiban à se joindre à nous. Depuis, nous poursuivons l'armée d'Attila le Hun qui entraîne à sa suite Ardaric et sa bande de Gépides,

1 Orléans

Walamir et ses Ostrogoths, ainsi que des Burgondes, des frères, qui n'ont pas suivi les nôtres en Sapaudia.

J'aurais aimé qu'ils se replient pour que nous puissions rentrer chez nous, même si nous déclarons devant les autres vouloir en découdre une bonne fois pour toutes. Les hommes sont fatigués.

Ce matin, quand l'aube s'est levée sur la plaine du Campus Mauriacus, j'ai compris que l'ennemi ne fuyait plus. Attila fait face². Aetius pense qu'il veut sa peau. Étrange histoire d'amitié et de haine que celle de ces deux hommes qui se connaissent bien ! Aetius est arrogant, autant qu'Attila sans doute. Mon père a combattu leurs armées autrefois.

Je regarde la plaine qui ondule sous le soleil de juin. Il y a des hommes à perte de vue, Wisigoths, Sarmates, Francs, Alains, Saxons, Armoricaïns et Burgondes. Nous sommes rassemblés sous la bannière de Rome, mais les Romains sont curieusement peu nombreux. Aetius savait qu'il lui faudrait le concours de ses vieux ennemis aujourd'hui fédérés. C'est pour cela que nous avons été installés en Sapaudia. L'heure est venue de payer notre dette.

J'ai vu Gondioc, mon souverain, et son frère Hilpéric. La bataille aura lieu bientôt. On dit qu'Attila a consulté ses augures et qu'il se battra malgré les mauvais présages. Les devins ont prédit la mort de l'un de nos grands chefs. Attila préfère risquer le tout pour le tout. Il espère voir tomber Aetius ou Théodoric. Alors nous sommes là à attendre depuis des heures...

Il fait chaud. Les hommes ajustent leurs armures et règlent les derniers détails qui peuvent décider de l'issue d'une bataille.

L'armée burgonde compte des fantassins et des cavaliers dont je suis. Quelques-uns, lourdement cuirassés, font partie des cataphractaires³.

2 Les Champs Mauriaques, dits aussi Champs Catalauniques se situeraient à l'ouest de Troyes, selon l'hypothèse la plus vraisemblable à l'heure actuelle.

3 Les cataphractaires étaient des cavaliers lourdement armés et revêtus, ainsi que leur cheval, d'une cotte de maille les couvrant de la tête aux pieds. D'origine orientale, la cavalerie lourde va être incorporée dans les armées antiques comme troupe de choc. Elle préfigure la chevalerie du Moyen Âge.

Les soldats essaient de ne pas penser à la mort qui pourrait bientôt les surprendre. Pourtant je vois la peur se peindre sur leurs visages. Certains de mes soldats sont presque imberbes. Ils n'ont pas eu le temps de devenir des hommes qu'ils devront déjà affronter des guerriers bien plus expérimentés. Moi-même, je n'ai jamais combattu dans une guerre telle que celle qui vient. Je sais me battre, mais je ne connais les grandes batailles que par les récits de mon père. Tant des miens sont tombés autrefois qu'il n'y a plus assez d'officiers parmi les anciens. Nous sommes nombreux à être jeunes et déjà commandants. Alors je regarde ces gamins qui me sont confiés, et je me dis que beaucoup ne rentreront jamais sans doute.

L'un d'eux, Runa, a su gagner mon affection⁴. Je ne sais pas bien pourquoi, au juste. Il porte bien son nom, car c'est un garçon secret, qui parle peu, mais très attachant. J'ai de la sympathie pour chacun d'eux, d'une certaine façon, même si je reste leur chef. Runa est à la frontière qui sépare l'enfance de l'âge d'homme. Quand je le regarde, je pense à l'enfant que porte ma femme. Je crois que c'est lui que je vois dans ce soldat qui refoule sa peur et qui ne discute jamais un ordre. J'espère qu'il survivra.

Je pense à Gallia. Elle me manque... J'aimerais me dire qu'elle sera au bout du chemin et que je rentrerai pour voir mon fils.

Gondioc nous rassemble. Les ordres sont tombés. Nous combattons dans l'aile gauche de l'armée sous les ordres d'Aetius, les Wisigoths sur l'aile droite.

J'ai repéré cette colline que nous devons prendre. Chacun sait que le premier qui l'occupera aura l'avantage sur l'ennemi. Elle n'est pas élevée, mais c'est la seule hauteur significative dans cette plaine. L'armée d'Attila attaquera par la gauche. Ce sont les Wisigoths qui essuieront le premier choc.

Nous sommes placés sur l'aile gauche, parce que nos troupes sont moins aguerries que les leurs. Aetius a dû en débattre avec

4 Runa, en langue germanique ancienne, signifie « mystère, secret ». C'est de cette racine que vient le mot « runes ».

Théodoric. Les Alains seront incorporés entre les Wisigoths et nous, de sorte qu'ils ne puissent battre en retraite, ni passer à l'ennemi.

Gondioc n'est pas dupe. Il sait que Aetius ne nous fait pas pleinement confiance. Le gros de son armée est formée de fédérés dont il se méfie. Mais dans le camp d'Attila, c'est aussi la peur qui rassemble les peuples sous le commandement hunnique. Les alliances se font et se défont. Les amis d'hier s'affrontent aujourd'hui, les Goths contre les Goths, les Burgondes fédérés contre d'autres Burgondes.

C'est absurde en un sens, mais j'essaie de ne pas y penser. Il faut juste survivre et vaincre.

Les hommes guettent un ordre. C'est le moment de leur parler. Je ne dirai rien de mes doutes, évidemment. Le roi commande à l'armée de se ranger en ordre de bataille. Les discussions s'arrêtent brutalement, on éteint les feux. L'immobilité de l'attente se mue en un mouvement général rapide et coordonné. Je monte en selle et passe devant les soldats qui sont sous mes ordres. Quelques-uns semblent prêts à en découdre, les autres essaient de dompter la peur. Il faut s'adresser aux uns comme aux autres :

– C'est le moment de prouver que nous sommes des hommes de courage ! Nous sommes là pour défendre nos terres et nos familles. Les Huns ont mis nos pères à genoux. Nous avons l'occasion aujourd'hui de leur rendre la pareille. Voulez-vous, comme moi, leur faire mordre la poussière ? Voulez-vous qu'un jour vos fils racontent l'histoire de cette bataille et disent : « Mon père était de ceux qui ont défié Attila et qui ont combattu pour la justice et pour la liberté » ?

Les soldats manifestent bruyamment leur détermination. C'est leur manière de faire taire la peur. Je sens qu'ils sont prêts à livrer bataille. Il faut battre le fer quand il est chaud.

– Alors nous serons de ceux qui remportent la victoire, mes frères. Les Burgondes combattront aux côtés des Wisigoths, des Francs, des Saxons et de tous ceux qui uniront leurs forces pour que l'Occident reste libre et nôtre. Ce n'est pas pour une Rome lointaine que nous verserons notre sang, mais pour nos

terres, notre peuple et nos familles. Nous ne laisserons pas ces chiens de Huns ravager la Gaule et la vider de son sang. Regardez le grand Attila ! Vous fait-il trembler ? Alors dites-vous bien qu'il n'a pas emmené avec lui toute son armée des steppes. Il a fait appel à des mercenaires qu'il tient par la peur et qui ont fait le pari de suivre ce païen imbu de sa personne. Mauvais pari, en vérité ! Les voilà qui fuient depuis des jours ! S'ils se battent aujourd'hui, c'est qu'ils ont honte de rentrer chez eux sans avoir osé affronter l'armée que nous formons. Grand bien leur fasse ! Nous serons là pour les attendre, et s'il reste des survivants, ils retourneront chez eux honteux et raconteront vos exploits à leurs femmes. Allons, mes frères ! Que le soleil ne se couche pas sur ces champs avant que nous ayons prouvé notre courage et occis l'ennemi. Que Dieu nous vienne en aide !

Je trouve dans le regard de mes hommes cette détermination qui envahit mes membres et gonfle ma poitrine. Au diable les doutes ! L'ennemi veut la guerre, il l'aura !

Les plus jeunes ont serré les dents. Ils veulent vaincre et vivre. La mort nous nargue, mais il faut lui rire au nez. Si je dois périr, je demande à Dieu de m'accueillir et de faire grâce à ces hommes dont je sais que certains seront tombés avant la fin du jour.

Mon épée au fourreau, la lance bien en main, je rejoins Gondioc qui nous mène. Je n'ai jamais vu pareille armée. Combien d'hommes vont se battre dans cette plaine ? Vingt mille, trente mille ? Devant nous, les fantassins marchent en ordre serré pour prendre place sur le champ de bataille. Les cris de guerre montent de part et d'autre. L'ennemi nous excite, mais il a peur, lui aussi.

Et puis soudain, tout va très vite. Aetius a donné l'ordre de rassemblement : « *Milites, ad signo !* ». La tension est à son comble. Les archers attendent l'ordre de tir.

« *Milites, parati ?* » On sonne l'ordre d'attaque.

Les cataphractaires à cheval s'élancent en poussant des cris terribles contre le mur de boucliers ennemi. La terre tremble sous la charge. Les cavaliers projettent leur *contus*, cette

longue et lourde lance qu'ils tiennent à deux mains et qui sème la panique dans les rangs ennemis. Ensuite, ils se replient à l'arrière sous une pluie de flèches, avant de renouveler l'offensive.

Les porte-enseignes d'Aetius et de ses officiers transmettent l'ordre au reste de la cavalerie d'attaquer. Je prends la tête de ma troupe et m'élance au trot, mon bouclier rond au bras gauche et ma lance à la main droite.

Nous encadrons nos frères fantassins et heurtons de plein fouet les cavaliers du camp adverse. Choc des lances qui désarçonnent les uns et transpercent les autres. Nombres d'armes de jet tombent à terre sans avoir atteint leur cible, mais les pertes humaines sont déjà importantes des deux côtés.

Il faut gagner la colline et prendre position sur ses flancs. La bataille ne peut avoir lieu au sommet, c'est trop étroit. Je sais que l'ennemi viendra par le flanc opposé.

Les Alains marchent à nos côtés. Ils sont pris en étau et n'ont guère la possibilité de nous trahir. Il y a des cris, le son du cor ami se mêlant à celui de l'armée d'Attila. J'essaie de garder un œil sur le mouvement de Gondioc et d'Hilpéric, mais je les perds de vue. J'ordonne à mes hommes de tenir le flanc de la colline.

Au moment où je dégaine l'épée que mon père m'a léguée, j'ai l'impression de sentir sa force refluer de mon arme jusque dans mon bras. Je me battraï de sorte qu'il soit fier de moi.

Je taille pour m'ouvrir un passage, et porte un coup d'estoc dans le ventre d'un cavalier qui s'effondre. Mon cheval se cabre et retombe sur un homme à terre. Un autre surgit, je frappe, esquive sa lame. Ensuite, c'est le fracas des armes les unes contre les autres. On ne pense plus qu'à frapper pour ouvrir une brèche dans le mur de boucliers et permettre aux fantassins de poursuivre les combats au corps à corps.

Il fait chaud. La sueur se mêle à l'odeur du sang. Les cadavres entravent l'avancée des chevaux. Impossible de les éviter tous. Parmi les cavaliers, j'ai des amis, des officiers issus de grandes familles. Videmar se bat à quelques pas de moi. J'ai reconnu son cri de guerre dans la mêlée : cela veut dire qu'il est en vie.

En bas, les fantassins marchent sous la bannière de Rome. Beaucoup tombent et ne se relèvent pas. Difficile d'évaluer les pertes.

Depuis combien de temps nous battons-nous ? Je n'en sais rien. J'ai soif. Le soleil est chaud, je transpire sous ma cotte. J'ai la bouche pâteuse et le souffle court.

On dirait que nous progressons. L'étendard de Rome flotte déjà sur la colline, mais la bataille fait rage. Nous tenons le flanc gauche, cependant que les Huns et leurs alliés attaquent par la droite. Les Wisigoths sont au centre du combat, menés par Théodoric et son fils aîné, l'intrépide Thorismond. Ils sont casqués, couverts de peaux de bêtes, selon leur coutume. C'est peut-être ça qui leur donne l'air si farouches et sauvages. Nous, les fédérés, nous portons les couleurs de Rome, mais nous savons bien qu'elle n'existe plus l'armée d'antan qui a bâti l'Empire. Sous l'armure, nous sommes Burgondes, Francs, Saxons, et nous nous battons comme nous l'ont appris nos pères.

Un coup d'épée abat mon cheval. Ses jarrets tranchés, il tombe à terre. Je n'ai pas le temps de l'achever qu'un homme lance sa framée sur moi. L'impact sur mon bouclier me fait chanceler. Je n'ai pas assez d'appui pour porter un coup d'estoc. L'ennemi pare de son bouclier. Je feins l'abandon, il se relâche et, de toutes mes forces, je frappe son flanc mal protégé du tranchant de l'épée. L'ennemi s'écroule. Je l'achève et retire la lame sanglante de ce corps dont la vie vient de s'échapper. C'était un jeune Hun.

Tout se passe tellement vite que je n'ai pas le temps de penser. Je sais seulement que des dizaines d'hommes sont tombés sous mes coups et que j'ai reçu les leurs à bien des reprises. Je tiens bon, malgré la douleur. Je ne sais même pas si je saigne. Pas le temps de regarder mes plaies. Et puis soudain, il y a ce Goth qui abat sa hache au-dessus de ma tête. Je lève mon bouclier, j'esquive. La lame glisse, ce qui réduit l'impact. Pourtant le coup est bien asséné. Il y a un silence. La terre vacille, je n'entends plus rien. J'ai envie de vomir. « Mon Dieu ! »

Le fracas des armes reprend. J'entends à nouveau, mais tout est confus. J'ai la tête qui cogne et le sang qui tape sous mes

tempes. Le jeune Runa m'a vu chanceler et lâcher mon épée. De la pointe de sa lance, il repousse un assaillant pour me laisser le temps de la ramasser. Je la saisis comme dans un rêve, sans bien savoir si c'est vraiment moi qui la dresse face à cet homme qui m'a cru mort. C'est lui qui crachera ses entrailles. Runa m'adresse un signe de tête sans voir l'homme qui fond sur lui par la gauche. C'est à mon tour de lui sauver la vie.

C'est idiot, mais j'ai l'impression que tant qu'il est en vie, mon fils est en sécurité. Je m'arrange pour rester près de lui, tout en espérant retrouver un cheval au plus vite. Je ne sais rien du déroulement de la bataille, alors je me bats pour rester en vie et protéger Runa qui est moins bien armé que moi.

Il est exténué et pue comme la plupart des hommes. Pas moyen de s'arrêter pour uriner. La peur se saisit de vos entrailles, et quelques-uns se sont vidés sur le champ de bataille. Cela ne ressemble en rien aux chants épiques des poètes. La guerre, ça pue, ça sent la mort. Les discours, ceux qui restent dans les chansons de gestes, sont dits avant la bataille. Ensuite, c'est une mêlée indescriptible dans laquelle le brave et le lâche sont mêlés jusque dans un même homme.

Runa est brave, même s'il sent mauvais. Il m'a souri et je me suis dit que les choses sont mal faites. Il devrait être aux champs, avec son père, pas ici. Son visage a quelque chose de candide, mais qu'en restera-t-il à la tombée du jour ? Aucun de nous n'oubliera jamais l'horreur de cette guerre, si nous survivons.

Enfin, l'un de mes soldats me rejoint avec un cheval. Avant de monter en selle et de rejoindre mon unité, je dépouille un cadavre de son scramasaxe et le tend au jeune Runa dont la lance s'est brisée.

Ce coutelas remplace avantageusement une épée dans le corps à corps. C'est une arme de taille redoutable pour qui sait s'en servir.

La bataille fait rage des heures durant.

Les hommes ne crient plus, ils gémissent. Leur souffle rauque menace encore l'ennemi à bout de force.

Les nôtres tiennent les hauteurs. Attila ne comprend pas. Le découragement guette les siens, je le sens bien. Il les incite au combat avec la fureur de la dernière chance. Il leur crie que nous ne sommes qu'un ramassis de nations discordantes. Quelle ironie ! La plupart de ses soldats ne sont ses alliés que parce qu'il les a conquis et qu'ils tremblent.

Il tente de leur faire croire que nous tenons la colline parce que nous sommes terrifiés et qu'il nous faut une retraite.

– Couards, bande de lâches, hurle un Goth qui taille à tort et à travers. Allez vous réfugier là-haut qu'on vous mette en pièces ! Vous serez faits comme des rats, et nous ferons de cette colline un brasier qui réduira en cendres vos cadavres.

– Arrête de brailler, Goth ! J'imagine que ça doit faire mal de combattre aux côtés du grand Attila et de se rendre compte que sa fin est venue. Retourne avec lui dans les steppes ou je t'abats ! Il s'élance sur moi, l'épée à la main. Il n'a plus de bouclier. Je pare et je frappe, il tombe, incrédule.

Les flèches des Huns pleuvent et tuent, mais l'obscurité vient à notre secours. Les premiers rangs sont tombés depuis longtemps sous leurs traits. Aetius renouvelle ses premières lignes, quand les Wisigoths, lassés de surveiller les Alains, décident d'attaquer les bandes de Huns éparpillés sur les flancs de la colline jusque dans la plaine.

Je retrouve Runa, toujours en vie, mais épuisé.

– J'ai soif, me dit-il, hors d'haleine.

Il ne tiendra plus très longtemps s'il ne s'arrête, et moi non plus. Gondioc a déjà emmené une partie des troupes vers le ruisseau qui coule à l'écart. Nous avons tenu nos positions pendant qu'ils se désaltèrent. Notre tour est venu de prendre du répit. Hilpéric, le vice-roi, me fait signe d'emmener quelques hommes. Il faut tenter de se replier sans se faire abattre. Quelques-uns sont touchés et tombent.

Le ruisseau coule dans la pénombre. C'est étrange, il me semble plus gros que ce matin. Je plonge ma main dans l'eau et je comprends. Elle a la couleur et le goût âcre du sang, ce goût désagréable et curieusement sucré qui ne vous désaltère

pas, qui fait vomir les uns et rend furieux les autres. Je choisis la fureur, parce que nous n’avons pas d’autre choix. Il y a, autour de nous, des cadavres à n’en plus finir, des corps démembrés, des têtes séparées du tronc.

Runa tressaille. Le spectacle est plus terrifiant que ce que nous percevons dans la mêlée. Ici, nous sommes mis devant les restes de la bataille. Il n’y a que gémissements, mort lente et puanteur. Runa vomit. Je le force à boire quand même, sans quoi il mourra de soif et d’épuisement.

– Je veux te ramener chez toi, petit. Tu dois vivre, tu entends ?

– A quoi bon ? Je ne verrai plus les miens. Mes frères sont morts. J’ai vu leurs dépouilles sur le champ de bataille. Je ne tiens plus debout.

– Bien sûr que si ! Et tu te battras encore, parce que tu ne vas pas laisser ces Huns rentrer par nos terres et soumettre ta famille. Pense à ton père, ta mère et tout ce qui compte pour toi. Il n’est pas question que tu tombes ici ou que tu renonces. Pas sous mon commandement ! Debout, soldat Runa ! La nuit tombe, les combats vont bientôt cesser. Nous allons forcer l’ennemi à se replier.

Je lui parle et je m’exhorte moi-même. Nous connaissons tous la tentation de nous coucher au bord de l’eau et d’attendre que la mort nous prenne. Ce serait trop facile. Gondioc le sait. Il parcourt les troupes à cheval et nous rassemble. Théodoric fait de même. Il ne faut pas que la fureur des hommes retombe avec le coucher du soleil. La victoire est à notre portée, mais la fatigue nous fait douter. Le roi peut redonner courage. Il est la tête de son peuple. Aetius, lui, n’est que notre général. Il sait que Gondioc et Hilpéric tiennent les Burgondes, Merowig⁵ les Francs, et Théodoric les Wisigoths.

Après quelques instants de répit, nous reprenons les combats jusqu’à ce que la nuit vienne nous surprendre. Nous

5 Merowig ou Mérovée

tenons la colline. Un mur de boucliers en assure la protection. Les armées se replient dans l'obscurité.

Gondioc est grave. L'armée burgonde a largement payé de son sang la prise de la colline. Nombreux sont ceux qui ne sont pas revenus. Beaucoup de ceux que j'aimais sont tombés. J'ai vu les corps de quelques-uns, mais la plupart sont disséminés dans la plaine. Il faudra attendre le matin pour les retrouver s'ils sont encore reconnaissables.

De retour au camp, je retrouve Runa, blessé mais sauf. Il a de la peine à croire qu'il soit encore en vie, quand tant des nôtres sont morts.

Nous mangeons un peu, sans parler. Nos membres tremblent maintenant qu'ils sont au repos. La douleur se fait sentir. J'ai une vilaine blessure sur le flanc, une autre à la jambe. On me fait un pansement, bien serré. Il faut du vin pour nettoyer la plaie. L'eau est trop sale.

Je regarde ceux qui ont perdu un membre. Ceux qui ont de la chance s'en sortiront, les autres succomberont à la fièvre. Des hommes délirent, d'autres pleurent en silence. Le deuil est partout, dans tous les camps.

Nous combattons sous des bannières qui nous opposent, mais nous sommes les mêmes, quoi qu'on en dise. Je le sais bien, même si je dois l'oublier quand la bataille fait rage. Alors il faut se battre et ne plus penser à l'absurdité de tout ça, sous peine de mourir. Ce serait trop bête. Et puis, c'est l'ennemi qui nous cherche. Nous, nous ne demandons qu'à vivre en paix.

Je repense à Gallia. Elle sourirait, je crois, si elle pouvait lire dans mes pensées. Elle me connaît trop bien. J'ai lu ces textes d'Augustinus, l'évêque qui s'insurge contre nous les ariens. Il me fait réfléchir malgré tout. J'ai beau sourire de voir un homme retranché dans une vie de méditation écrire au sujet de la guerre, je reconnais qu'il a raison en un sens. Il sait bien que la guerre est absurde et que bien souvent, les alliances for-gées sont d'éphémères nécessités qui n'ont rien de commun avec l'amitié entre les peuples que nous souhaiterions voir un

jour s'établir. Il admet pourtant qu'il nous faille lutter pour défendre nos vies. Je me souviens de ses mots :

*«Mais le sage, dira-t-on, tirera l'épée pour la justice. S'il se souvient qu'il est homme, ne doit-il pas plus amèrement déplorer cette nécessité qui lui met justement les armes à la main ? Car s'il ne s'agissait pas d'une guerre juste, le sage n'aurait pas à la faire, le sage n'aurait pas à combattre. C'est l'injustice de l'ennemi qui arme le sage pour la défense de la justice.»*⁶

Gallia rétorquerait que je ne retiens que le passage qui m'arrange et que je n'ai pas lu l'auteur jusqu'au bout. Je préférerais mille fois l'affronter en combat singulier sur ce sujet que de me battre ici. Chère Gallia... Que dirais-tu si tu voyais ces morts à perte de vue ? Comme tu n'as pas idée de ce que nous vivons, tu me rappellerais, sans doute, comme Augustinus, que nous prenons tous l'excuse de la paix pour faire la guerre. Les Huns veulent la paix, mais à leurs conditions. Et Rome veut la conserver telle qu'elle est. Pourtant, les alliés d'aujourd'hui sont les ennemis d'hier et sûrement de demain. Je sais bien que Théodoric ne cesse de défier Rome, qu'il aimerait étendre ses terres du sud. Je sais aussi que Gondioc convoite un accès à la mer, et qu'il n'hésiterait pas une seconde à étendre nos possessions, s'il en avait les moyens.

Qu'est-ce que la paix ? Quel prix a-t-elle ? Tu te réjouirais sans doute, Gallia, de me voir au pied du mur à penser comme un prêtre, alors que je suis un officier. Et pourtant, tu vois, quand il faut se battre, je me dis que je suis dans le camp de ceux qui servent la liberté et la justice. Et ça me suffit. J'ai de la haine pour l'ennemi sans quoi je ne pourrais pas trouver la force de le tuer. Mais quoi ? Voudrais-tu que je tombe comme un lâche ? Je ne serais même pas un martyr. Tu vois, je me bats pour que tu restes libre et que notre enfant vive dans un monde meilleur. Pour l'instant, la menace vient des Huns et de leurs alliés. Alors je les combats et je les tue. Que dirait Augustinus ? Et ton cousin ? Et Carvos, Ioannes, tous ces ancêtres dont tu es si fière,

6 Augustin, la Cité de Dieu, Livre XIX.

parce qu'ils étaient des hommes de paix ? Que feraient-ils ici, devant nos ennemis ? Crois-tu qu'ils tendraient l'autre joue ? Et Christus ? Tu vois, je n'en sais rien. J'ai de la peine à prononcer son nom dans ce décor de fin du monde. J'ai les mains sales et les lèvres impures. Je suis un fils de l'homme, un fils de loup. Et lui ? Fils de l'homme, il a marché sur notre terre. Tu dis qu'il était Dieu de tout temps et qu'il a revêtu notre nature humaine. J'ai de la peine à le croire. Si tu voyais la mort et le borbier dans lequel nous sommes, tu comprendrais mes doutes. Moi je crois qu'il est venu comme un envoyé et qu'il peut pardonner tout ça. Comment ? Je n'en sais rien. Je le crois, c'est tout. Mais je n'arrive pas à admettre, comme toi, qu'il soit devenu l'un des nôtres jusqu'au bout, jusque dans cet abîme que l'on ressent devant tant de souffrance et de haine, jusque dans ce qu'il y a d'animal en l'homme. Comment pourrait-il alors nous aimer ? Les miens voient en lui un être divin qui a pris le corps d'un homme et qui s'en est défait au plus vite pour regagner le ciel et Dieu le Père. Toi, tu crois qu'il est resté Fils de l'homme et Fils de Dieu, et qu'il sera toujours l'un des nôtres, glorifié, roi, mais aussi frère aîné. Je ne sais pas.

Je me prends à rêver à la cité de Dieu. J'ignore à quoi elle ressemblera, mais ce sera forcément l'image inverse de ce que me renvoie la terre ce soir.

Ce matin, les champs ondulaient sous la brise. Les alouettes virevoltaient joyeusement avant de piquer dans les herbes sauvages. Le ciel était ouvert, immense, traversé par des vents qu'aucune frontière n'arrête. Le ruisseau parcourait la plaine dans un murmure plus doux que les mélodies des harpes. J'aurais aimé te prendre par la main et te coucher dans la prairie, te couvrir de baisers, et vivre.

Ce soir, les eaux limpides sont souillées par le sang des morts. La plaine est morne, l'herbe piétinée. Les alouettes se sont tues. Je n'ai même plus la force de rêver à toi. Je voudrais juste m'endormir dans tes bras et ne plus penser. Est-ce à ça que ressemble l'enfer, le monde sans Dieu ?